# ARGUMENTS

*Cette rubrique veut offrir un lieu de discussion et de confrontation.*
*«Arguments» souhaite contribuer à un dialogue scientifique fécond en publiant des réactions à diverses publications scientifiques. Ces pages seront également ouvertes aux réflexions suscitées par les dossiers de la revue.*

## A PROPOS DE L'*ANTHROPOLOGIE DE LA COMMUNICATION*

### Une lecture du livre d'Yves Winkin[1]

Le dernier livre d'Yves Winkin, constitué par la remise en forme d'articles antérieurs, est à la fois cohérent et foisonnant. Il est cohérent dans son propos général et dans l'articulation des cinq parties qui le composent; il est foisonnant dans les sujets traités, tant d'un point de vue théorique que d'un point de vue empirique. C'est particulièrement ce deuxième aspect qui nous a semblé le mieux caractériser le propos de l'auteur et notre propre intérêt. Alors plutôt que de proposer une stricte lecture systématique ou chronologique de l'ouvrage, nous avons opté pour la focalisation du regard sur un certain nombre de points de vue, de prises de position ou d'analyses. Ce faisant, nous proposons peut-être autant, sinon davantage, une réflexion à partir de certains aspects du livre qu'une lecture serrée de celui-ci.

---

[1] Y. WINKIN, *Anthropologie de la communication*, Paris, Bruxelles, De Boeck, 1996.

Ce choix –qui a tout son sens dans une rubrique comme celle dans laquelle il prend place, "Arguments"– nous amène, d'une certaine manière, à faire une quasi-impasse sur les trois premières parties du livre intitulées respectivement : "La communication télégraphique", "La communication orchestrale" et "La communication, de l'interaction à l'institution. Erving Goffman, anthropologue de la communication malgré lui". On retrouve dans ces trois parties, les orientations de recherche les plus connues d'Yves Winkin[1] qui, au fil des pages, traite des auteurs qui nourrissent manifestement son inspiration théorique : Hymes, Birdwhistell, Bateson, Goffman...

Y. Winkin traite ainsi successivement des sciences de la communication aux États-Unis dans les années '50, de la communication en psychologie sociale, de la communication dans les écoles de journalisme aux États-Unis. Dans ce dernier chapitre, il pointe et évoque une question qui n'en finit pas, au-delà des frontières et des années, d'alimenter le débat sur la formation, tant dans (ou entre ?) les différents milieux de l'enseignement que dans les milieux professionnels :

> Un débat a ainsi lieu au début des années soixante au sein de l'*Association for Education in Journalism* : faut-il imposer des cours de théorie de la communication aux étudiants de second cycle en journalisme ? La controverse sur la pertinence même d'un enseignement du journalisme qui opposait, près d'un siècle auparavant, enseignants et professionnels extérieurs se déplace au sein du champ universitaire et oppose les tenants d'une formation pratique aux tenants d'une formation fondée sur la recherche en sciences sociales (p. 33).

L'introduction aux trois chapitres de la deuxième partie ("La communication orchestrale") précise avec distance et clarté les objectifs et le propos qui, par ailleurs, recoupe ou s'inscrit dans des problématiques et des questions souvent traitées[2].

> Dans une recherche conceptuelle sur la communication, l'image de l'orchestre peut devenir un obstacle épistémologique aussi sérieux que celui présenté par le schéma du télé-

---

[1] Entre autres, les textes qu'il a réunis et présentés dans *La nouvelle communication*, Paris, Seuil, 1981 et dans *Erving Goffman. Les moments et leurs hommes*, Paris, Seuil/Minuit, 1988.

[2] Voir par exemple, Y. WINKIN, "Ray Birdwhistell (1918-1994): penser la communication autrement", *Recherches en communication*, n°5, 1996, p. 211-221.

> graphe. La communication devient ainsi communion, partage effusion –toutes valeurs positives qui font glisser la réflexion de l'analyse à la morale (chrétienne). En outre, plus dangereusement encore, l'orchestre appelle au chef … De là à parler de théorie fasciste de la communication, il n'y a qu'un pas.
> Il faut donc procéder avec quelque rigueur. Repérer tout d'abord quelques œuvres qui s'ouvrent à une notion élargie de la communication dès avant 1945 (E. Sapir en anthropologie linguistique, G.H. Mead et avec lui, Dewey et Cooley, en sociologie[1], Ch. Barnard en sciences de l'organisation). Oser critiquer, souligner leurs inconsistances, mais faire voir leur volonté de rupture avec le sens commun (chapitre 4). Dégager ensuite les idées maîtresses de trois penseurs explicites de la communication : G. Bateson, R. Birdwhistell[2] et D. Hymes. Seules les idées de Bateson sont bien connues, grâce à leur utilisation dans les travaux de l'"École de Palo Alto". Birdwhistell n'est identifié que par le relais de sa "kinésique" et Hymes, par le programme de son "ethnographie de la parole". Il faut donc aller au plus près des textes qu'ils ont écrits sur la communication, en montrant leurs oppositions mais aussi leurs faiblesses, leurs dérobades (chapitre 5). Enfin, chercher à rendre très claire, presque caricaturale, l'opposition entre les deux visions de la communication, de manière à s'obliger à choisir –mais aussi à continuer l'effort de construction (chapitre 6) (p. 37).

Yves Winkin, nous semble-t-il, arrive, tout en maintenant une perspective globale et critique, à mettre l'accent sur des éléments ou des concepts qui, chez ces différents penseurs et chercheurs, peuvent être considérés comme partiellement constitutifs d'une anthropologie de la communication : la communication conçue comme l'aspect dynamique de l'interdépendance sociale (la culture en acte) chez Birdwhistell, la compétence communicative ou les événements communicatifs chez Hymes, l'axiomatique de Bateson...

---

[1] "Robert E. Park, un des fondateurs de la tradition sociologique de l'Université de Chicago, va consacrer en 1939 un article à la communication, où il retrouve les grands thèmes des trois philosophes sociaux: la communication est le processus par lequel la société fonctionne, transmet ses traditions, assure un consensus parmi ses membres" (p. 46).

[2] On connaît la distinction finalement relativement opératoire proposée par Birdwhistell et souvent reprise par Y. Winkin: communication = processus / culture = structure.

Dans la troisième partie, dix pages consacrées à E. Goffman, Y. Winkin rappelle les principes fondamentaux qui organisent et particularisent l'approche goffmanienne qui voit "dans chaque interaction un rituel de célébration de la société toute entière".

> Goffman a proposé un passage du micro au macro, qui ne réduisait pas celui-ci à celui-là. La communication envisagée comme performance de la culture accomplit le même trajet, mais en outre, me semble-t-il, autorise le passage en sens inverse, du macro au micro, par le fait qu'elle agit comme un processus permanent de renforcement des normes sociales. L'interaction accomplit l'institution, tandis que l'institution permet à l'interaction de s'accomplir. La communication consiste en cette double "performance", inscrite à la fois dans le très court terme et dans le très long terme. (p. 99).

Après avoir évoqué les trois premières parties de l'ouvrage qui reprennent des préoccupations récurrentes de l'auteur et proposent un cadre définitionnel diversifié à l'anthropologie de la communication, intéressons-nous à ce qui nous paraît être le plus marquant dans la réflexion et la démarche proposée par Yves Winkin. Ce qui suit sera l'expression d'un point de vue à la fois de lecteur et de chercheur voyageant dans des horizons proches.

## 1. Un auteur qui se positionne

L'ouvrage qui nous occupe affirme à la fois des objectifs pédagogiques avoués –il s'adresse entre autres aux étudiants de l'Université de Liège– et la construction a posteriori d'une logique et d'une certaine rationalité en matière d'orientations et de sujets de recherche. L'auteur, par un souci constant de ne pas laisser s'effacer les traces du parcours personnel et ainsi de les rendre disponibles et donc mobilisables pour la compréhension du lecteur, met, très lucidement, le doigt sur les "aléas [historiques] de la vie authentique" du chercheur en communication qu'il est :

> Une fois franchi le rite de passage de la thèse de doctorat, les recherches et les publications s'accomplissent apparemment au hasard des opportunités, des emportements et des sollicitations. Nombre de mes articles ont ainsi été rédigés à l'invitation d'un collègue qui montait un colloque, un numéro de

> revue ou un dictionnaire. Ces commandes, rédigées la plupart du temps en retard et en hâte, se sont croisées, répétées, contredites. D'où l'impression, après quinze ans à ce rythme, d'avoir mal géré mes ressources, intellectuelles, physiques et temporelles. Très vif, dès lors, a été le désir de parvenir à dégager une cohérence malgré tout, malgré les fausses urgences, malgré les passages à vide, malgré les errances (au propre comme au figuré) (p. 6).

Dans ce même et précieux souci d'annoncer son positionnement, ses choix et ses désirs de recherche et de cohérence, Y. Winkin souligne également, dès la présentation, que, très tôt, il a marqué une attirance profonde pour le *fieldwork*.

> Cette insistance (…) ne m'a plus quittée, bien que j'aie moins pratiqué qu'enseigné le "travail de terrain" –et encore : le terrain urbain occidental. Je n'ai pas, à mon grand regret, de grande expérience ethnographique en terre lointaine –rien de tel pour légitimer un anthropologue aujourd'hui encore, malgré le discours actuel sur l'obsolescence de l'exigence d'une immersion exotique (p. 7).

Très clairement, l'auteur nous donne quelques éléments historico-personnels qui nous permettent à la fois de le situer et d'"indexicaliser", dans le même mouvement, ses propositions théoriques et empiriques. Finalement pas très loin de la position d'Edgar Morin[1] –même si Yves Winkin ne s'y réfère pas explicitement dans son texte– l'auteur, comme d'autres aujourd'hui, prône un certain type de posture méthodologique qui prend en compte l'observateur-concepteur comme acteur situé à la fois dans le processus de détermination des positions et des objets de recherches, dans le processus d'observation et dans le processus de construction théorique.

## 2. La vision indigène de la société

Dès le début de l'ouvrage, Yves Winkin pose un parti pris épistémologique de départ : "l'anthropologie de la communication repose sur une vision indigène de la société", ce qui s'inscrit dans le

[1] E. MORIN, *Sociologie*, Paris, Fayard, 1984, p. 11-26.

droit fil de la pensée du créateur de l'expression "anthropologie de la communication", Dell Hymes, et, depuis Bronislaw Malinowski, dans la tradition anthropologique. Ce point de vue, s'il n'est pas neuf[1] n'en demeure pas moins, nous semble-t-il, un des éléments fondamentaux de l'approche. En effet, dans les orientations de recherche en sciences sociales –au sein desquelles prend place l'anthropologie de la communication– qui ne prennent pas les sujets pour des "idiots culturels" (selon la formule des ethnométhodologues), on considère que la prise en compte du point de vue des acteurs, du sens commun, de la connaissance ordinaire, à la fois décrit et constitue un ordre des choses, des visions du monde. Cette connaissance de sens commun n'est pas l'"ennemie" de la connaissance scientifique qui ne pourrait, selon des principes durkheimiens, se construire qu'en rupture avec la première. Au contraire et en employant des termes dans lesquels, nous semble-t-il, Yves Winkin se reconnaîtrait, la connaissance scientifique est coextensive à la connaissance de sens commun, à la vision indigène de la société. Partant de cette position primordiale, l'auteur propose une définition du travail scientifique tel qu'il l'envisage dans sa perspective anthropologique. Cette définition tente, d'une certaine façon, d'instaurer une dynamique entre autonomie et hétéronomie sans, pour autant, proposer le croisement des discours des acteurs et les analyses des chercheurs comme le ferait l'intervention sociologique dont "l'objectif est de renforcer chez les acteurs les capacités d'analyse et de réflexion"[2].

> Pour moi, le travail scientifique sur la communication doit s'accomplir à deux niveaux, ou en deux temps. Tout d'abord, il s'agit de dégager par observation participante les cadres de perception et d'organisation par lesquels certains phénomènes naturels et sociaux sont tenus, dans un groupe social donné, pour des événements ou des actes de communication. Cette

---

[1] J.-M. CHAPOULIE ("Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en sociologie", *Revue française de sociologie*, XXV, 1984, p. 593) note que toutes les recherches de terrain américaines menées entre 1945 et 1965 [ainsi que celles menées et inspirées par l'école de Chicago dont Yves Winkin parle dans son livre] inscrivent parmi leurs objectifs d'appréhender les significations investies dans leurs activités par les populations auxquelles elles s'intéressent.

[2] F. DUBET, *La galère: jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987 (p. 53 en coll. «Points», 1995).

> description "émique"[1] doit reconstituer en quelque sorte l'"ethnoscience de la communication" du groupe ou de la communauté en question.
> Lorsque le chercheur tente de montrer les présuppositions qui fondent cette science pratique et se propose de dégager les relations qui les unissent à un ensemble de postulats philosophiques, de croyances religieuses, de mythes sur l'homme et la nature ayant cours dans ce groupe, il passe au second niveau de son travail : il utilise alors une métalangue scientifique, qui possède ses propres modèles et principes d'organisation (p. 85).

D'une certaine façon et en rapatriant les positions de l'auteur dans notre propre réflexion, nous insisterions volontiers et peut-être plus que ne le fait Yves Winkin sur l'importance de la réflexivité. En effet, et cela est souvent suggéré dans le livre, l'observateur est toujours situationnellement impliqué, ce qui l'oblige à effectuer de nécessaires retours réflexifs afin d'éviter que la pratique scientifique ne demeure par "hors champ". Nous soutiendrions, quant à nous, que la prise en compte situationnelle de l'observateur-observant est une forme d'intégration de la pratique scientifique qui est de l'ordre du "champ-contre champ". Elle considère que l'observateur est engagé dans une situation (le champ) et qu'il doit s'efforcer de voir, penser celui-ci avec lui dedans (le contre champ).

## 3. Une démarche ethnographique

Yves Winkin tente également de proposer quelques fondements au travail de terrain qu'il préconise et dans lequel il "embarque" hardiment ses étudiants. En insistant sur le fait que "l'ethnographie est une éducation du regard mais aussi de l'écriture", il montre en quelque sorte, les incidences et les exigences pratiques liées à sa définition du travail scientifique aux deux niveaux dont nous avons parlé plus haut.

Il rappelle, au travers d'un très bref historique resituant l'importance de ce qui s'est fait à Chicago, comment l'ethnographie urbaine convoque trois qualités-compétences essentielles pour qui veut "se mouiller sur le terrain" : art de voir (l'observation), art d'être (relation

[1] On oppose classiquement définition "émique" (endogène) et définition "étique", savante, en rupture avec le sens commun.

empathique aux autres et à soi-même), art d'écrire (la transmission des interprétations). En conseillant à ses étudiants de second cycle de s'engager dans des observations de cafés, de restaurants, de gares, de piscines, d'églises, de parcs, il leur impose de ne travailler qu'en des lieux publics ou semi-publics accessibles et peu marqués par la marginalité ou l'insularité sociale (à la différence de ce qui se faisait à Chicago dans les années '50) et il leur propose de participer collectivement à la création de "cette atmosphère d'atelier qui est la seule propice à la transmission du savoir faire ethnographique" (p. 101). Expériences personnelles discutées et partagées, allers-retours indispensables et constitutifs entre l'implication concrète et les univers théoriques de référence et systématisation méthodologique et technique[1] de la démarche –ce qui est, de notre point de vue, la seule façon de la rendre transmissible et donc, en un certain sens, scientifique– sont donc au cœur du processus pédagogique qu'Yves Winkin préconise et pratique.

Prolongeant le point de vue défendu par Yves Winkin, nous souhaiterions insister sur une autre orientation de recherche : la nécessaire non appartenance à des cadres communs de vie concrète. L'anthropologue de la communication travaillant sur "l'ici et maintenant" cherche à décrire la vie ou des segments de vie (pratiques, interactions, représentations) de personnes qu'il peut rencontrer hors de son terrain d'observation en allant s'asseoir dans un jardin public, assister à un grand match de football, en se rendant à un concert, en visitant une exposition… Cela ne nous paraît pas poser de problèmes majeurs dans la mesure où ces rencontres sont de l'ordre du fortuit, de l'exceptionnel. Il n'en va pas de même si nous rencontrons très souvent nos informateurs en allant faire nos courses, si nous appartenons à la même équipe de pétanque, si nous travaillons pour le même employeur… Il nous paraît important, pour ces raisons, de soigneusement dissocier et distinguer (ce qui instruit une distance affective et relationnelle minimale) le terrain d'observation de l'espace concret de vie quotidienne du chercheur. C'est un choix que tous ne font pas, certains préconisant même une nécessaire appartenance préalable. Bien sûr, dans la perspective que nous défendons, nous partageons avec nos informateurs un très grand

[1] A titre d'exemple, Yves Winkin propose, au chapitre 10 intitulé "La maîtrise visuelle de l'ordinaire", d'utiliser le "silhouettage" comme méthode, entre autres dans le cadre de la formation des étudiants.

nombre de points communs quant à nos façons de vivre, mais nous avons toujours un indispensable espace de repli et de réflexion qui est celui du détachement et de notre vie ordinaire hors de la recherche. Alfred Schutz aurait dit que le terrain d'investigation n'est pas le "théâtre de nos activités" mais seulement l'"objet de notre contemplation"[1].

## 4. De quelques terrains

Ici aussi, quelques passages de l'introduction à la cinquième partie ("Terrains : repérages, problèmes, invitations") nous paraissent être une description synthétique assez fidèle de ce qui sera traité et une façon de dire très brièvement ce qui est l'essentiel.

> Il faut chercher (…) [à rendre] la démarche ethnographique aussi peu étrangère à soi-même que possible. Il faut s'apprivoiser en quelque sorte. Cette idée traverse les six textes qu'on va lire. Le premier (chapitre 11) montre l'apprenti anthropologue… derrière une tenture, en train d'enregistrer des conversations entre un coiffeur et ses clients. L'exemple même de ce qu'il ne faut pas faire! Mais cette analyse, essentiellement linguistique, donne à voir a contrario ce que l'ethnographie exige de ses adeptes : travailler à découvert, sans enregistreur caché, en observant l'action sinon en y participant. Le deuxième texte (chapitre 12) en est une illustration très classique, y compris dans le choix du terrain, une institution résidentielle[2] qui ressemble à une île, le lieu favori des anthropologues partant en terre lointaine. Les [deux textes suivants] cherchent à contribuer à la réflexion d'ordre éthique qui traverse l'ethnographie contemporaine : que peut-on publier aujourd'hui, sachant qu'on sera lu, et sans doute perçu comme un traître ? L'effet de miroir qu'offre le rapport publié est souvent trop violent pour ceux qui sont "brutalement" objectivés. Leur réaction peut être très émotionnelle, entraînant un sentiment de culpabilité chez l'anthropologue, accusé d'avoir trahi les amitiés sinon les "secrets" de la tribu. (…) Les deux derniers textes, plus récents sont des ébauches de terrain doublées d'une invitation à les poursuivre en Belgique, au Maroc ou ailleurs. La sociabilité urbaine d'une part, la fabrica-

[1] A. SCHUTZ, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987, p. 45.
[2] La maison internationale de Philadelphie.

> tion de l'enchantement touristique d'autre part, sont des thèmes qui peuvent s'étudier ethnographiquement dans tous les pays du monde (…).

Nous l'apercevons dans cet extrait, pour Yves Winkin, les terrains de l'anthropologie de la communication peuvent être divers et le cadre théorique très ouvert, "pourvu que la méthodologie soit ferme et homogène". Si nous partageons pleinement ce point de vue, il nous paraît cependant important de souligner les risques de dilution que cette position comporte quand elle est poussée à l'extrême. Et qui dit dilution non maîtrisée, dit quasi-impossibilité de cumulativité critique des démarches et des résultats. C'est pourquoi, si on peut admettre, d'un point de vue général, cette ouverture, il nous paraît, au-delà de la stricte perspective d'apprentissage, qu'une manière d'éviter à ce projet de devenir béance et éparpillement consiste dans la fixation et le traitement, à plus ou moins long terme, de problématiques spécifiques. Il est d'ailleurs possible que ce soit dans l'établissement de ces dernières et donc dans la délimitation des objets de recherche propres et déterminés que l'anthropologie de la communication trouve à se particulariser par rapport à ce qu'on nomme aujourd'hui anthropologie autochtone, endo-ethnologie, ethnologie chez soi, ethnologie rapprochée, ethnologie du présent ou encore anthropologie indigène. Nous ne sommes pas sûr du tout qu'Yves Winkin partagerait cette vision des choses. Mais la question de la spécificité de l'anthropologie de la communication est posée… et loin d'être résolue, pour peu d'ailleurs que cette résolution soit possible et ait véritablement un sens.

## 5. La pratique ethnographique comme exigence

Yves Winkin dit du terrain qu'il est "exigeant, contraignant, angoissant même (p. 145). En abordant de front la question du terrain, on peut, peut-être un peu rapidement, dégager la façon dont l'ouvrage propose de l'envisager.

Soit essentiellement comme positionnemment heuristique et comme méthode. On parle alors, en reprenant l'expression de Martin de la Soudière, du terrain comme "d'une méthode plus «naturelle» que celle des questionnaires et des interviews directives, presque comme une sagesse par rapport à la sophistication d'autres techniques de

recherche (...). Le terrain [est alors] une procédure d'observation naturelle qui permet d'atteindre certaines pratiques (…) qu'aucune autre procédure ne permet d'observer"[1]. La spécificité de la méthode fonde, de ce point de vue, les réajustements permanents de la problématique et le mouvement même de la recherche *in vivo* –si chère à Edgar Morin– qu'Yves Winkin identifie comme un va-et-vient du général au particulier et dénomme "la double hélice" :

> Le chercheur part d'une idée, encore mollement formulée, va sur le terrain, recueille des données en tout sens, revient vers ses lectures et commence à organiser ses données, retourne sur le terrain, lesté de questions déjà mieux conceptualisées et repart enfin, avec de premières réponses, vers une formulation généralisante (p. 146).

Yves Winkin nous paraît relativement éloigné d'une position qui envisagerait le terrain, non seulement comme le lieu de l'enquête, mais plus fondamentalement comme l'objet de la quête de sens. Poussée dans ses retranchements, cette perspective nourrit, comme le dit Geneviève Delbos[2] "le «culte du terrain», de la «communauté», du petit isolat culturel, que l'on s'efforce de faire advenir à sa seule vérité idiosyncratique". Perspective qui semble presque à l'opposé de celle d'Y. Winkin pour qui l'objectif de l'anthropologie de la communication "n'est pas de récolter des matériaux spécifiques à une culture, comme en ethnologie. Il s'agit [pour lui] de travailler des questions générales dans un contexte particulier".

Il nous paraît cependant important de souligner que toute question générale se trouve indexicalisée dans une situation concrète et empirique. Cette position, que l'on pourrait qualifier de quasi relativiste, implique au moins deux choses quant au procès de généralisation interprétative. D'abord que toute extension compréhensive doit clairement énoncer de quel terrain et de quel terreau elle émane. Ensuite, d'une certaine façon, cela rappelle, dans une perspective de confrontation externe, la pertinence de l'horizon comparatif.

Le terrain, tel qu'envisagé par l'auteur, est, par ailleurs, une exigence située à un double niveau : paradigmatique et personnel. S'il ne faut plus insister, d'un point de vue scientifique, sur la particularité et l'irréductibilité de la "voie empirique", il ne nous paraît pas inutile

---

[1] M. DE LA SOUDIERE, "L'inconfort du terrain", *Terrain*, n°18, 1988, p. 95.

[2] G. DELBOS, "Façons de dire, façons de faire en ethnologie de la France", *Ethnologie Française*, vol. XVIII, n°1, 1988, p. 64.

de préciser quelque peu la façon dont Yves Winkin pense les rapports de dévoilement entre l'observateur et les observés.

> Je voudrais dire un mot de ce qu'il ne faut à mon avis jamais faire : de l'observation cachée. Essayer de vous "planquer" pour mieux voir. Cela ne marche pas. On finira toujours par vous voir, vous finirez toujours par vous faire jeter. N'empruntez pas non plus de déguisement, de rôle, en vous disant : ce serait mieux si je faisais comme si j'étais un maître-nageur à la piscine, un sacristain à l'église… non. Négociez votre statut avec les autres, forcez-vous à entrer dedans, à jouer le jeu, à ne pas piéger les membres "naturels" du lieu. C'est à la fois un problème méthodologique et un problème déontologique. On ne joue pas avec les gens. Point. (p. 112).

Nous pensons également, comme Yves Winkin, que l' (apprenti) anthropologue de la communication lorsqu'il plonge dans "l'alchimie corrosive du terrain"[1], s'il doit jouer de l'empathie, doit également annoncer clairement la couleur et ne pas travestir la réalité de son identité, ce qui fonde d'ailleurs une altérité constitutive et déclarée par rapport aux acteurs sociaux, sujets de la recherche. Reste alors à engager le débat et la réflexion, classiques mais importants, quant au rôle que l'anthropologue de la communication assume : "rôle périphérique, rôle actif, rôle de membre complètement immergé"[2]. C'est une question de choix, de contraintes, de pertinence. Chaque type d'implication et de participation au terrain peut, s'il respecte les données éthiques et déontologiques et s'il se donne à connaître au lecteur, potentiellement apporter sa contribution à l'effort d'intelligibilité de notre monde social.

Conscient que nous ne nous sommes arrêté qu'à quelques aspects de l'ouvrage –mais c'était le contrat défini au début de cet article– disons enfin que le lecteur qui aura lu l'ouvrage complètement et dans l'ordre proposé par l'auteur –ce qui n'est pas la seule façon de le lire– aura le sentiment que tout le livre est traversé par ce que l'auteur annonçait déjà dans sa présentation. Nous n'en doutons pas, cela pourra soulever de nombreuses et riches discussions. Parmi les questions, celle du positionnement disciplinaire n'est certes pas la moindre : "l'anthropologie de la communication serait [-elle plus] une attitude face au monde social qu'une discipline ou un domaine de

---

[1] P. RABINOW, *Un ethnologue au Maroc*, Paris, Hachette, 1988, p. 17.

[2] R. L. GOLD, "Roles in sociological field observations", *Social Forces*, n°36, 1958.

recherche" et sa principale caractéristique heuristique est peut-être qu'elle permet de penser le social d'un point de vue processuel.

Enfin pour conclure sans succomber à l'emballement –parfois peu maîtrisable– de l'obsession définitoire préalable à toute plongée concrète et insister une dernière fois sur l'importance et l'irréductibilité des approches empiriques, peut-être pourrait-on soutenir, en reprenant des propos d'Alain Touraine, qu'à l'instar de la sociologie, l'anthropologie de la communication –approche en devenir– se bâtira "bien davantage sur de rudes recherches que sur de grandes théories"[1].

Gérard Derèze

[1] A. TOURAINE, propos repris en quatrième de couverture de W. F. WHYTE, *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, La Découverte, 1966.